55e ANNÉE (6e SÉRIE) — N° 26 — 30 JUIN 1938

# L'AMI DU CLERGÉ

*Paraît à Langres tous les jeudis*

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

## Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Les huit thèses du racisme et leur condamnation par la S. C. des Séminaires et Universités. — II. Comment ces thèses sont nées dans l'esprit de Hitler : son passé, son horreur du marxisme jointe à celle du Juif, — comment il en vient à tout subordonner à la pureté du sang, à détester les Eglises qui n'ont pas tenu compte du sang, à faire de la stérilisation une loi d'Etat, à prêcher le « célibat racial ». — III. Le mépris de Hitler pour les missions catholiques. — IV. Nécessité d'une *nordification* de l'Allemagne, et par suite d'un agrandissement territorial de l'Allemagne, nation supérieure. — V. Comment l'acte de la papauté contre le racisme est un acte libérateur. — VI. Différences d'idéologie fondamentales entre le nazisme et le fascisme, selon la *Civiltà cattolica*. — VII. Le centenaire de la mort de René Caillé, « le vainqueur de Tombouctou ». — VIII. Curieux souvenirs de M. Homberg sur Léon Bourgeois, Delcassé, Rouvier, Guillaume II.

I

Par une lettre en date du 13 avril 1938, Mgr Ernest Ruffini, Secrétaire de la S. C. des Séminaires, dont le pape en personne est le Préfet, a adressé à S. Em. le cardinal Baudrillart, Recteur de l'Institut catholique de Paris, et par lui à toutes les Universités catholiques du monde, la formelle injonction de consacrer « tous leurs efforts et leur activité à défendre la vérité contre l'envahissement de l'erreur. » Les Universités catholiques n'ont du reste pas d'autre but, pas d'autre idéal. Elles se tiennent volontairement et soigneusement sur le plan des doctrines et des idées. Si les personnes interviennent au cours de la discussion, ce n'est que dans la mesure où elles se sont faites les championnes de l'erreur. Aucune haine, aucun ressentiment, aucune opposition systématique ne saurait exister dans nos esprits. Nous n'aurons jamais pour les égarés, fussent-ils nos persécuteurs, qu'une immense pitié, et nous n'oublierons pas que le divin Maître nous ordonne de prier pour eux et pour leur conversion.

Mais, dans l'espèce, la lettre de la S. C. ne s'en tenait pas à l'énoncé d'un principe général et abstrait. Elle signalait en termes très explicites une erreur du jour, une erreur agressive et envahissante, une erreur grossière et que son absurdité même aurait pu faire négliger par les spécialistes des diverses sciences que l'on enseigne dans les établissements du haut savoir catholique. Et l'on sait qu'il s'agissait de ce *racisme* qui, en vérité, est quelque chose de si puéril, de si grotesque, de si anti-scientifique, de si évidemment faux que l'on pouvait être tenté d'en rire, sans s'attarder à des réfutations en règle.

Telle n'est point la pensée du Saint-Père. Dans son allocution de la veille de Noël 1937 aux cardinaux et prélats de la Cour romaine, il avait parlé déjà, avec tristesse, « de la grave persécution qui sévit, comme tout le monde le sait, contre l'Eglise catholique en Allemagne. » Cette persécution revêt certaines prétentions pseudo-scientifiques, que le pape avait antérieurement dénoncées dans l'encyclique *Mit brennender Sorge*. Il n'est plus possible de traiter de telles erreurs, que des moyens de violente propagande appuient et font prévaloir en un trop grand nombre de faibles esprits, par le silence ou le dédain. Il faut les attaquer de front, les réfuter, en faire toucher du doigt les contradictions et les impossibilités.

Et pour préciser les thèses que nous rejetons, la S. C. des Séminaires a voulu les résumer en huit brèves propositions, selon la méthode traditionnelle de l'Eglise.

Rappelons donc ces huit propositions, que tout chrétien instruit devra désormais connaître pour les condamner dans son cœur et dans son esprit, et pour les combattre au dehors, dès qu'il les verra poindre et sous quelque forme dissimulée qu'elles se présentent, non seulement en Allemagne, mais aussi dans tout l'univers.

« Aussi, dit la Lettre, les maîtres devront-ils s'appliquer, de tous leurs moyens, à emprunter à la biologie, à l'histoire, à la philosophie, à l'apologétique, aux sciences juridiques et morales, des armes pour réfuter, avec solidité et compétence, les assertions insoutenables qui suivent :

1o Les races humaines, par leurs caractères naturels et immuables, sont tellement différentes que la plus humble d'entre elles est plus loin de la plus élevée que de l'espèce animale la plus haute ;

2o Il faut, par tous les moyens, conserver et cultiver la vigueur de la race et la pureté du sang ; tout ce qui conduit à ce résultat est, par le fait même, honnête et permis ;

3o C'est du sang, siège du caractère de la race, que toutes les qualités intellectuelles et morales de l'homme dérivent, comme de leur source principale;

4o Le but essentiel de l'éducation est de développer les caractères de la race et d'enflammer les esprits d'un amour brûlant de leur propre race comme du bien suprême ;

5o La religion est soumise à la loi de la race et doit lui être adaptée ;

6o La source première et la règle suprême de tout l'ordre juridique est l'instinct racial ;

7o Il n'existe que le Kosmos, ou l'Univers, être vivant ; toutes les choses, y compris l'homme, ne sont que des formes diverses, s'amplifiant au cours des âges, de l'universel vivant ;

8º Chaque homme n'existe que par l'Etat et pour l'Etat. Tout ce qu'il possède de droit dérive uniquement d'une concession de l'Etat. »

Au surplus, la S. Cong. n'avait pas l'intention de limiter à huit le nombre des propositions erronées que l'on peut découvrir dans le double système du *racisme* et du *totalitarisme étatiste*, qui sont ici visés, car elle ajoute : « A ces propositions si détestables, on pourra d'ailleurs en ajouter facilement d'autres. »

Nous nous ferons donc un devoir, en cette Causerie sur les Revues, de signaler à nos lecteurs tout ce qui regarde les erreurs en question.

II

Justement, dans les *Etudes* du 20 mai, M. Robert d'Harcourt, l'un des hommes les mieux informés du mouvement des idées en Allemagne, et professeur à l'Institut catholique de Paris, nous offre un bel article intitulé : *La religion du Sang, — Thèses majeures du Racisme hitlérien.*

Le brillant écrivain s'efforce d'abord de mettre en évidence les origines de cet étrange *Credo du Sang*. « Rien peut-être, dit-il, ne serait mieux en mesure de fausser l'histoire des idées du racisme qu'une étude s'enfermant dans l'abstrait et négligeant le plan humain. »

D'où vient donc cette prédilection de Hitler pour ce nouveau paganisme ? D'où procède cette bizarre idolâtrie du Sang ?

D'une recherche scientifique ? De découvertes dans le domaine de l'ethnographie ? D'une réflexion philosophique quelconque ? Du raisonnement ? De l'intuition légitime ? Nullement. Hitler n'est pas un penseur, il n'est pas un savant, il n'est pas un homme d'étude, il n'est ni un historien, ni un ethnographe, ni un philosophe, mais seulement un agitateur, un tribun, un entraîneur des foules asservies, une sorte de force aveugle, à la manière des grands révolutionnaires du passé.

Il professe du reste un parfait mépris de l'intelligence, qui le lui rend bien. Il parle d'elle, dans *Mein Kampf*, sur le ton du persiflage : *Der sogenannte Verstand*, écrit-il : « ce qu'on nomme l'intelligence ! » Il a horreur des idées abstraites. Comme le renard de la fable, il dirait volontiers des beaux raisins auxquels il ne saurait atteindre : « Ils sont trop verts et bons pour des goujats ! » On note chez lui une impuissance foncière à penser sans sentir. Toutes ses thèses sont des traductions de ses passions personnelles, et ces passions elles-mêmes ne sont rien de plus que le résidu de ses expériences de jeunesse. Son *Credo* est l'envers de son autobiographie : on le voit naître dans le récit même de sa jeunesse, dans le jeu de ses rancunes contre l'ordre existant, dont il a souffert. Son racisme n'est qu'une réaction violente contre tout ce qui l'a blessé, heurté, mécontenté, aigri.

Mais il ne s'aperçoit pas que cette réaction contre ce qu'il a le plus détesté : le marxisme d'une part, le judaïsme d'autre part, demeure du même ordre, ne vaut pas mieux que ce qu'elle combat, ne sort pas du plan où se plaçaient ses adversaires, et philosophiquement leur est comparable, comme le jour et la nuit, le blanc et le noir, bien que contraires, restent liés entre eux. Appelons le marxisme une religion du bien-être pour tous ; appelons le judaïsme, au sens où il l'entend, une religion de l'argent acquis par tous les moyens. Tout le monde voit qu'une religion du sang n'est qu'un autre paganisme opposé à ceux-là, qu'elle est du même niveau métaphysique et moral, qu'elle est un effroyable recul sur la seule religion véritable, la seule source possible de civilisation humaine, de paix et de fraternité : la religion révélée du Christ Jésus.

Mais suivons l'évolution de l'esprit d'un Hitler

Il naît en 1889, dans un petit village autrichien, Braunau am Inn. Jusqu'à 13 ans, il n'y eut dans sa vie que soleil, liberté et grand air. Il est à ce moment un jeune catholique, qui suit les offices de sa paroisse, mais qui, sans s'en douter, respire déjà l'incrédulité ou l'indifférence de son siècle, qui s'éprend des choses de la terre et ne sait plus les grands enthousiasmes chrétiens pour l'au-delà. A Lambach, près de Linz, il vit presque à la campagne, en contact direct avec la nature, faisant souvent l'école buissonnière, mais obtenant sans peine, à l'école régulière, grâce à un esprit vif et éveillé, un rang honorable. La mort de son père, suivie, à deux ans d'intervalle, de celle de sa mère, met brusquement un terme aux années d'insouciance et aux jours de lumière. Après bien des hésitations et des délibérations, le jeune Adolf Hitler prend une grande décision : il quittera son petit pays, il se rendra à la grande ville, et, puisque la loi de ce bas monde est qu'il faut y « faire son chemin » à la force du poignet, il essaiera, comme son père l'avait fait, d'y gagner son pain.

Le voilà donc dans l'atmosphère contre-nature de la *Grossstadt*. La « grande ville » moderne est une tueuse d'âmes. Tout y est empoisonné. L'air que l'on y respire n'est pas seulement mauvais pour le corps, il est méphitique pour l'esprit et le cœur. Hitler apporte à Vienne une forte provision de courage, beaucoup de rêves. Pour toute fortune, il a sa valise, la valise classique du déraciné, du chercheur d'aventures, garnie de linge et de vêtements, qu'il décrit dans *Mein Kampf*. A partir du moment où le jeune provincial met le pied sur l'asphalte ranci de la grande cité, la lumière s'éteint dans son âme. Il n'a pas conservé de son catéchisme, de sa première communion, ces souvenirs purs et attendris qu'un Bonaparte, même grisé par la victoire, aimait à évoquer, devant ses généraux, comme les plus beaux de son existence. Le temps a marché, depuis Bonaparte : la décadence chrétienne s'est encore accentuée. La matière opprime de plus en plus l'esprit. Il n'est plus question, pour l'homme, que de conquêtes sur les forces de la nature, de progrès scientifiques, de paradis terrestre à créer par la technique. Et, parmi toutes ces vantardises de la science moderne, les nuages s'amassent sur les fronts, les étoiles disparaissent au ciel. Hitler décrit, en des pages qui sont peut-être les plus justes et les plus émouvantes de son livre, l'horreur physique qui devait lui rester au cœur, en songeant à ces cinq années de lutte et de misère qu'il passa dans Vienne. Il nomme cette cité, qu'il vient de découronner brutalement et de réduire au rôle de ville provinciale,

comme pour assouvir une vengeance personnelle, « *la ville des Phéaciens* », ce qui n'a pas beaucoup de sens au point de vue historique, puisque Vienne est une fondation des Romains, mais ce qui doit être, dans sa pensée, une expression de mépris.

De quoi se plaint-il au juste ? De l'âpreté de la lutte, de la dureté de la vie ? Pas le moins du monde. Il a toujours aimé l'effort. Et du reste il réussit à peu près à se tirer d'affaire, matériellement. Il est d'abord journalier, puis petit peintre en bâtiments. Il économise groschen par groschen pour s'acheter des livres, car il est d'une époque où le livre, — comme jadis les Saints Livres, — est l'idole des intelligences avides de réalisations et de profits, ou pour aller entendre du Wagner à l'Opéra. Mais il garde un souvenir exécrable de l'atmosphère morale qu'il respire dans ce populeux *Mænnerasyl*, « Asile d'hommes », qu'est le quartier de Meidling, où il a fixé sa modeste résidence. Ce qui le choque, ce qui l'irrite, ce qui l'exaspère, c'est la tyrannie marxiste, c'est la mécanique socialiste. C'est en ces années de misère et d'asphyxie morale qu'il fait la découverte fondamentale de sa vie : le carcan de fer du marxisme ne pourra être brisé que par la force. A la dictature socialiste, il faudra opposer une dictature non moins brutale, mais plus forte encore, et qui s'appuie sur autre chose que la simple diffusion du bien-être matériel par la destruction du capitalisme.

Pourtant, il ne sait pas encore sur quoi il pourra appuyer la dictature libératrice qu'il rêve. Ce qu'il sait, c'est qu'il ne retiendra du socialisme que le nom, qui plaît aux foules. Ce qu'il sait, c'est qu'il ne sera pas disciple d'un « sale Juif » tel que Karl Marx. Et un jour, un éclair brille dans son esprit : le marxisme, issu d'un cerveau juif, ne peut être qu'un instrument de domination à l'usage de la race juive, sur la noble race allemande. C'est donc au Juif qu'il faut s'en prendre, avant tout. Il est du reste très impopulaire. Il faut exploiter ce concept à l'usage des foules, ce concept de haine raciale, qui s'est tant de fois, au cours des siècles que nous appelons chrétiens, manifesté par des excès non chrétiens.

M. d'Harcourt met bien ce fait en évidence :

« Le jeune Adolphe Hitler, écrit-il, fait un jour, dans une rue de Vienne, une rencontre qui décide de sa carrière. Il rencontre le Juif. Non pas l'Israélite libéral et assimilé des cafés et des salles de rédaction, mais le Juif intact, le Juif vierge des terres de l'Est, avec sa pouillerie et sa mélancolie authentiques d'Orient, ses yeux tristes de pèlerin et de paria, sa longue barbe, son caftan noir, ses petites bouclettes huileuses. Hitler a reçu un choc. Cet homme qu'il a en face de lui, sur le même trottoir d'une grande ville moderne, n'est pas de son sang, de sa race. Il appartient à une autre catégorie anthropologique. Des faits s'éclairent, s'illuminent rapidement dans sa mémoire. Des rapprochements jaillissent et s'imposent : cet homme d'un autre sang, c'est lui que l'on trouve à la base de l'Internationale socialiste ; le pourcentage des Juifs parmi les fondateurs et les militants du bouleversement social, pour la première fois lui apparaît dans son aveuglante lumière de démonstration. Le socialisme se dessine sur fond ethnique ; sur le fond de toile du marxisme se profile l'homme au caftan et aux bouclettes, l'homme d'Orient, l'étranger. »

Notez que tout cela est une impression, c'est-à-dire quelque chose d'irraisonné, un instinct racial, une répulsion irréfléchie, une haine obscure et sans nul contrôle des principes moraux et religieux. S'il était chrétien, il prendrait en pitié ce Juif, que l'on appelait jusque-là le « Juif errant », le « sans-patrie », celui qui porte le poids du sang du Christ, et qu'il faut plaindre, mais que l'on ne peut combattre que par la charité supérieure du Christ. Mais Hitler n'est plus chrétien. Ou s'il l'est, ce n'est que de nom. Rien ne l'éclaire, rien ne le guide. Il est déjà mû par un orgueil immense. Il prend ses instincts pour des révélations, ses répulsions pour des preuves, sa haine pour une philosophie ! Rien de plus primaire, rien de plus enfantin et de plus barbare. Nous sommes en pleine régression. Il n'est plus question même d'opposer religion à religion, comme chez les païens de l'antiquité, mais simplement sang à sang, race à race, force à force, tyrannie à tyrannie.

Le point de départ de sa carrière, c'est l'horreur qu'il éprouve pour Vienne, parce qu'elle est, selon son mot dans *Mein Kampf*, une « Babylone des races. »

Il en est venu à cette conviction que si l'air de Vienne est pour lui irrespirable, c'est parce que toutes les races y sont mélangées, parce que le sang allemand n'y coule plus à l'état pur. Cette belle ville allemande est gâtée par son cosmopolitisme. Il s'en ira donc, il secouera la poussière de ses chaussures à la face de cette cité pourrie. Et du reste le mépris haineux qu'il éprouve pour la capitale, il l'étend à tout l'Etat autrichien, qui lui apparaît dès lors comme un édifice vermoulu, « miné par le dedans, dit-il, et que rien ne pourra jamais renflouer », parce que tout véritable Allemand s'y sent dépaysé, tandis que tout non-Allemand s'y sent au contraire « dilaté ».

Enfin, cette malédiction du jeune Hitler retombe sur la dynastie des Habsbourg, qu'il estime « corrompue et avachie ». La fidélité de l'Autriche aux Habsbourg lui apparaît comme l'une des plus dramatiques fatalités de l'histoire d'Allemagne. Il estime que l'Allemagne aurait dû envoyer promener l'Autriche et son alliance, au lieu de se laisser empoisonner par le cadavre de l'Etat des Habsbourg. Il est probable que sa haine, sournoisement, s'étend aussi à l'Eglise de son enfance, coupable, à ses yeux, de ne pas assez combattre le Juif, de rester trop attachée à la dynastie, de mettre toutes les races sur le même pied, de ne pas assez rendre hommage à la noble race allemande, la seule qui compte dans l'univers !

Et il a, pour flétrir Vienne et l'Autriche des Habsbourg, un mot qui va lui devenir familier, un mot qui sera son obsession, son explication du bien et du mal dans le monde : *Blutschande*, « souillure du sang ». Vienne incarne pour lui cette souillure. Le seul crime inexpiable pour lui, désormais, est le crime contre le sang. Il le dit textuellement dans *Mein Kampf* : « Seule, la perte de l'intégrité du sang ravage pour toujours les conditions du bonheur intérieur, condamne l'homme à une éternité de bassesse et à un malheur dont les suites, aussi bien physiques qu'intellectuelles, ne s'éteindront jamais. »

Et encore : « Le péché contre le sang et la

race est le véritable péché de cet univers ; il voue à la mort l'humanité qui l'a commis. »

Une fois parti sur cette fausse piste, Hitler y court à pas de géant. Il ne songe pas un instant à contrôler ses affirmations. Et naturellement, plus il avance, plus il s'égare. Il se produit dans son esprit d'autodidacte, sans culture foncière, sans ampleur de vision, une transposition de valeurs absolument étrange. Il n'a rien de plus sacré, dans son esprit, que des expressions chrétiennes. Il les détourne de leur sens, il les dégrade, il les rabaisse au niveau de ses rancunes, de ses aigreurs, de ses haines. Il se forge à lui-même, avec le vocabulaire théologique, bien modeste, qu'il a retenu de son catéchisme, une religion à sa mesure. Ainsi, le péché originel sera désormais pour lui le croisement du sang. Il écrira par exemple : « L'Aryen a sacrifié la pureté de son sang et a perdu le paradis qu'il s'était lui-même créé. » Il n'y a plus rien de sacré pour lui que le sang. L'enfer devient le monde où le sang a perdu sa pureté ; le ciel, c'est la pureté retrouvée ou conservée. Les lois du sang donnent la clé du destin des peuples, des civilisations et de leurs déclins. Le sang est le fil conducteur de l'histoire. La pureté du sang explique la grandeur des nations, son impureté explique leurs effondrements C'est simple, et même étonnamment simpliste.

D'après lui, « les nations ne sombrent pas à la suite des guerres perdues, mais bien quand elles ont perdu la puissance de résistance que seul détient un sang pur. » Les races se divisent en races supérieures et en races inférieures. La loi du monde est un dualisme du sang, analogue, en plus matériel, au dualisme des Manichéens. Les races inférieures luttent contre les supérieures, par jalousie, par sentiment de leur infériorité. C'est la lutte des bons et des mauvais anges. Elles ne se résignent pas à être enfermées dans la catégorie qui leur revient. Elles sont des exilées de l'Eden, qui montent constamment à l'assaut des privilégiés de la pureté et de la supériorité raciales ! Voilà pourquoi le sang juif, par exemple, tend nécessairement à l'envie, à la haine, à la révolution, au désordre. C'est l'insurrection des ténèbres contre la lumière. Le marxisme se prétend et se proclame « social ». Il ment : il n'est social qu'en surface, il ne vise qu'à l'assujettissement de la noble race aryenne. Les guerres de l'avenir ne seront ni des guerres de religions, ni des guerres de nations, ni des guerres de classes ou d'intérêts, mais uniquement des guerres de races. Aux yeux de Hitler, le crime impardonnable de la France, au cours de la Grande Guerre, c'est d'avoir fait appel, sur le Rhin, au sang noir ! En jetant les soldats nègres sur la noble Germanie, elle n'a pas seulement obéi à une volonté de puissance, qui serait excusable, mais à un instinct « sadique », à un calcul pervers d'empoisonnement racial, d' « abâtardissement » de l'ennemi. Elle a fait de la culture d'infection, de la septicémie consciente. La « négrification » délibérée est le forfait pour lequel une génération future lui demandera des comptes qui se révèleront implacables et elle en tirera une vengeance éclatante.

Or, ce que Hitler avait déjà aperçu par lui-même, la trouvaille qui avait enthousiasmé son esprit et allumé en son cœur d'irrésistibles ambitions, il la retrouve chez un intellectuel, un universitaire allemand, Rosenberg.

Bien mieux, Rosenberg dépasse encore Hitler dans la transposition des valeurs religieuses que nous avons notée chez lui et qui était encore inconsciente. Rosenberg prend délibérément les formes religieuses. Il prêche, en toute vérité, « le culte du sang ».

« Aujourd'hui, dit-il, une nouvelle foi s'éveille, *le Mythe du Sang*, la croyance dans le fait qu'en défendant son sang, c'est l'*essence divine* de l'homme qu'on défend, la croyance dans le *fait scientifique (sic)* que, dans le sang nordique, est inclus le mystère qui a remplacé et supplanté les *sacrements anciens.* »

L'Aryen pur détient seul le principe de culture, les conditions de salut intellectuel et physique de la terre. Supprimez l'Aryen, vous retombez dans le chaos. Il n'y a plus rien de salubre, de bon, de juste sur la terre. Pas besoin de preuves à cela. On est Aryen ou on ne l'est pas. Jamais un non-Aryen ne comprendra ce que c'est que la vérité, la justice, l'honneur. Jamais un Aryen ne déviera de la vérité, de la justice et de l'honneur. Le problème de vie ou de mort pour l'Allemagne d'abord, pour l'humanité ensuite, n'est autre que celui de l'élimination du Juif et du triomphe de l'Aryen. Que l'on n'accuse pas l'Allemagne d'égoïsme ou de mégalomanie. Elle se trouve, par la pureté de son sang, à la tête des peuples. Si elle n'y reste pas, si on la fait tomber, par une monstrueuse coalition des races inférieures, ce n'est pas seulement elle qui en souffrira, ce sera l'univers, ce sera l'humanité toute entière. La tâche de l'épuration universelle, c'est sa mission propre, son messianisme nouveau et inévitable. Le monde sera sauvé par l'Allemagne ou il périra et ce sera bien fait pour lui. L'Allemagne « voit sa plus haute tâche, dit Hitler, dans la sauvegarde et le développement des éléments nobles encore intacts, non seulement du peuple germanique, mais de l'humanité toute entière. »

Seulement, cet idéal, pour être réalisé, comporte une opération préalable : le regroupement de tous les Allemands épars dans l'univers, et en première ligne de tous les Allemands en contact immédiat avec l'Etat allemand. Ce regroupement, par une série d'opérations politiques ou militaires analogues à l'*Anschluss*, est indispensable. Aucun droit humain ne saurait s'y opposer. Naturellement, il appartient au guide de la race, au « Führer », — un mot qui signifie justement : *Guide*, — de choisir le moment favorable, de ne pas s'exposer à une coalition des éléments de jalousie qui guettent la race supérieure. Mais sa politique a un but et ce but ne peut changer : 1° réunion des Germains pour former « la Grande Allemagne », — 2° hégémonie universelle obtenue de haute lutte au profit de la race supérieure au sein de l'humanité.

« Un Etat, dit en propres termes Hitler, qui, dans le siècle de l'empoisonnement des races, se sera consacré à la culture de ses meilleurs éléments raciques, doit, un jour, devenir le *maître de la Terre.* »

S'est-il aperçu, en disant cela, qu'il ne visait qu'à devenir l'*Antechrist* en personne ? Le « Maître de la Terre », dans le langage de nos Saints Livres,

c'est le Démon, c'est Satan, c'est celui qui montrait à Jésus, en un raccourci formidable, tous les royaumes de la terre, en lui disant : « Prosterne-toi devant moi et je te donnerai tout cela [1]. » Ce vieux rêve de domination universelle, Hitler sait-il qu'il n'est autre que le *messianisme temporel* comme le comprenaient les Pharisiens au temps du Christ ?

Quoi qu'il en soit, nous comprenons maintenant qu'une des premières lois portées en Allemagne par le nazisme triomphant, ait été une loi d'*eugénisme* matrimonial, qui fut du reste aussitôt, au nom de la morale, condamnée par l'Eglise. Hitler maintient, lui, son point de vue. Il estime que le dogme indiscutable de la pureté de la race comporte un postulat sévère, mais inévitable : « la destruction de toute vie indigne de vivre : *Vernichtung lebensunwerten Lebens* ». Il ne veut pas de demi-mesures, il entend frapper le mal dans sa racine :

« Une mesure barbare pour l'individu malheureux, dit-il, sera une bénédiction pour son entourage et pour la postérité... L'impuissance imposée au dégénéré (par les voies de la stérilisation) d'engendrer des rejetons aussi dégénérés que lui-même est une exigence de raison. Sa mise à exécution méthodique doit être considérée comme le geste le plus humain de l'humanité. Un geste qui épargnera à des millions de malheureux des souffrances qu'ils n'avaient pas méritées... L'être qui, dans son corps ou dans son esprit, ne possède point les conditions de santé et de dignité, n'a pas le droit d'éterniser son mal dans le corps de son enfant. L'Etat racial est placé en face de la plus immense tâche d'éducation... Il n'existe qu'un seul « droit de l'Homme » sacré, et ce droit sacré est en même temps un devoir sacré : le souci de la sauvegarde du sang et de sa pureté... Le premier objectif de l'Etat raciste sera de hausser le mariage, de l'élever au-dessus du niveau d'une souillure permanente de la race, de lui rendre la dignité d'une institution destinée à propager des images du Créateur et non des avortons tenant autant du singe que de l'homme. »

En lisant ces lignes, il est difficile de ne pas se dire : — Mais quoi ? leur auteur se juge-t-il lui-même indigne de perpétuer une race qu'il a pris pour mission de défendre ? Pourquoi donc n'est-il pas marié ? Pourquoi ne donne-t-il pas au monde l'exemple d'une maison remplie de beaux enfants blonds à la peau blanche, aux yeux bleus, et de pur type nordique ? Pourquoi ne prouve-t-il pas, par son propre foyer, la possibilité de produire une race de « Führer », capable, à perpétuité, de conduire l'Allemagne ?

## III

Avec les idées qu'il professe sur la supériorité de la race germanique, on se demande comment Hitler peut parler de paix, comment il ose se donner comme un champion de la paix, comment il ne voit pas que sa doctrine est une doctrine de haine et de guerre Croit-il donc que toutes les autres races — si races il y a ! — vont tomber à genoux devant la sienne, en criant : « *Heil Hitler !* Nous adorons en toi la race supérieure et qui seule a droit à l'hégémonie universelle ! » Son *Mein Kampf* est un livre de *combat*. Le titre même signifie : *Mon Combat !* C'est un livre belliqueux, un livre de mépris, de rancune, un livre de parti-pris et d'aveuglement.

Dans son orgueil insupportable, il semble qu'il ne voie dans une grande partie de l'humanité qu'un immense troupeau de bêtes indécrottables. Rien n'est plus éloigné de sa pensée que la grande et séculaire entreprise de civilisation et de conversion spirituelle menée par l'Eglise chrétienne à travers le monde. Rien n'est plus odieux à son esprit que l'infinie pitié du Christ pour les âmes « assises à l'ombre de la mort ».

Il nous est arrivé de dire ici-même que si quelque chose compense devant Dieu les oublis, les apostasies, les négligences et les crimes de la vieille Europe, c'est son œuvre apostolique, c'est la générosité de nos vaillants missionnaires, c'est l'ardeur de zèle avec laquelle ils vont gagner à l'Evangile et arracher à la barbarie les peuplades sauvages de l'Afrique.

Or, c'est cela même, c'est ce que nous proclamons, nous catholiques, — c'est-à-dire universalistes de la charité chrétienne, — le plus beau trait de l'histoire de l'Eglise, le plus magnifique fleuron de sa couronne, la plus belle sauvegarde de son avenir devant Dieu, c'est cela que Hitler critique, c'est cela qu'il condamne, c'est pour cela qu'il n'a pas assez de paroles d'ironie et de mépris.

Il en veut à l'Eglise catholique, et mieux encore à toutes les Eglises chrétiennes, — car il ne veut pas distinguer entre les confessions, — de ne pas avoir cultivé la pureté de la race, d'avoir souffert la propagation des dégénérés, d'avoir ainsi porté atteinte à la beauté de l'œuvre divine, d'avoir commis un attentat, ose-t-il dire, « à l'image du Sauveur ».

Il en veut aux Eglises de gémir sur la corruption des âmes et de ne pas avoir vu que cette corruption des âmes vient de la dégénérescence des corps.

Il leur en veut d'avoir essayé de chercher un alibi fabuleux à leur insuccès éclatant dans le monde européen, en exploitant des champs exotiques, en additionnant des nègres convertis, ou des rouges ou des jaunes, avec les blancs ! Sans chercher les causes de la décadence religieuse en Europe, sans remonter à Luther, à la rupture de l'unité religieuse d'Occident par la faute d'un révolté germain, sans essayer de suivre, d'étape en étape, à travers les quatre siècles écoulés depuis la soi-disant Réforme, en passant par le machiavélisme de la politique et la cupidité matérialiste de l'industrialisme, la courbe complexe de la déchéance spirituelle, il rejette purement et simplement la faute sur les Eglises. Elles n'ont pas su le retenir, lui, Hitler. Donc, elles ont tort. Sa propre apostasie, il leur en fait un crime. Et alors il écrit dans *Mein Kampf* ces lignes, dont l'injustice n'a d'égale que l'imbécillité :

« On prend des visages stupides d'étonnement, devant le peu d'efficacité de la foi chrétienne dans son propre pays, devant l'épouvantable athéisme d'une classe de misère, de ce prolétariat loqueteux, déchu dans son corps et bien entendu aussi dans son âme. On cherche une revanche et la bénédiction de l'E-

[1] On se souvient du génial roman de R.-H. Benson, *Le Maître de la Terre*.

glise dans les succès obtenus chez les Hottentots et les Cafres du Zoulouland. Tandis que nos peuples d'Europe, — grâces soient rendues à Dieu, — s'abîment toujours davantage dans la lèpre des corps et des âmes, le pieux missionnaire boucle ses valises et part pour l'Afrique centrale, où il fonde des missions de nègres, en attendant que notre culture européenne ait là aussi porté ses fruits et fait de races primitives, mais saines, une race pourrie de bâtards *(eine faulige Bastardenbrut)*. Nos deux Eglises chrétiennes répondraient mieux à un idéal de noblesse en agissant autrement, en évitant d'importuner les nègres de missions qu'ils ne souhaitent ni ne comprennent et, en revanche, en apprenant à notre humanité d'Europe que des parents dont le sang n'est pas sain sont plus sûrs de faire œuvre agréable à Dieu, en adoptant un pauvre petit orphelin robuste, qui leur devra un père et une mère, qu'en plantant eux-mêmes dans la vie un pauvre rejeton malade, destiné à faire son propre malheur et celui de son entourage. »

En vérité, redirons-nous, qu'attend donc Hitler pour donner l'exemple ? Qui donc a-t-il adopté, si lui-même, se sentant déchu ou taré, ne peut pas fonder un foyer de race pure ?

Mais qui ne frémirait d'horreur en rappelant l'abominable parole de ce tribun vraiment démoniaque, au Congrès de Nuremberg, en 1929 : « Si l'Allemagne avait un million d'enfants et en supprimait sept ou huit cent mille choisis parmi les débiles, le résultat final serait une vigoureuse ascension de la race ! »

Evidemment, pour un tel homme, l'humanité, même allemande, n'est qu'un bétail. Toute la morale et la politique se ramène à un problème d'élevage, de croisements heureux, de fécondité dans la pureté du sang et de stérilité dans la décadence du sang.

Et il y a chez cet homme un tel dédain de la logique, de la simple raison, du plus vulgaire bon sens, qu'il ne voit pas les contradictions dans lesquelles il tombe.

L'une des plus étonnantes est celle-ci. Selon lui, l'impureté du sang, qui enlève tout droit à la procréation des enfants, est la source de toutes les basses convoitises, de toutes les déchéances, de toutes les corruptions. Un sang pur va de lui-même à ce qui est noble, à ce qui est beau, à ce qui est grand.

Vous devez en conclure que l'on ne peut rien attendre d'élevé d'un sang taré. Il n'y a donc que la rigueur de la violence qui peut refouler les bas instincts chez les dégénérés.

Mais Hitler ne s'aperçoit pas tout de suite de cette conclusion évidente. Il ne craint pas de prêcher ce qu'il nomme le « *célibat racial* » (c'est cela qu'il pratique lui-même, semble-t-il). Le mot est formellement imprimé et il l'entend en toute sa force. Il croit que les dégénérés, convertis par sa parole, comprendront leur devoir, qui est l'abstinence volontaire. On ne s'engagera pas dans le mariage, ou si l'on s'y engage, — ce qui sera quand même le cas le plus fréquent, — on pratiquera si soigneusement le *birth-control*, comme disent les Anglais, que l'on n'aura pas d'enfants. Que l'Eglise, connaissant le célibat et le faisant pratiquer par ses prêtres, n'ait jamais eu l'idée de l'imposer aux dégénérés physiques, ou d'interdire la procréation aux époux tarés, c'est ce qu'Hitler ne peut admettre. Pour lui, il prêche, par ferveur de pureté raciale, l'observation de la chasteté. Pourquoi le sacrifice personnel que l'on réussit à obtenir d'êtres que « n'oblige et ne lie *que* la loi religieuse » — remarquez au passage le *que*, — ne pourrait-il être obtenu au nom d'un *idéal plus haut* : la digue à opposer au « péché originel continu qu'est l'empoisonnement de la race », et le devoir de « rendre au Créateur sa créature dans l'état de beauté initiale où il la forma » ?

Contradiction : Hitler ne voit pas que les dégénérés sont justement des dégénérés parce qu'ils ne peuvent pas, d'après lui-même, se hausser à la noblesse du sacrifice. Que s'ils savent comprendre la beauté du geste qu'il leur recommande, c'est donc qu'ils sont nobles et purs, c'est donc qu'ils feront bien de transmettre à des descendants cette hauteur de sentiments et de caractère. En d'autres termes, ceux qui comprennent la beauté du célibat, selon lui, sont justement les seuls qui ne doivent pas le pratiquer, et ceux qui ne la comprennent pas sont aussi les seuls à qui il conviendrait de l'imposer !

Au surplus, Hitler sait bien que sa prédication du célibat racial n'a que peu de chances de trouver des adeptes, puisqu'il a fait une loi, une des premières qui aient marqué son arrivée au pouvoir, pour obliger à la « stérilisation », par voie d'autorité, tous ceux dont le sang n'est pas pur.

## IV

Il est vrai que pour Hitler et son clan raciste, ce n'est pas à la hauteur et à la noblesse des sentiments que se mesure la pureté de la race. Et c'est là chez lui une contradiction nouvelle.

Il nous affirme que l'âme n'est que l'envers du corps, que la dégénérescence physiologique est la source fatale de la déchéance spirituelle. Nous l'avons entendu accuser les Eglises d'avoir méconnu cette vérité, d'avoir prêché la pitié pour les malheureux, d'avoir espéré voir s'épanouir la lumière divine sur la face rongée de chancres d'un prolétariat travaillé par les tares du sang. Puis, il est venu nous dire que ces tarés sont capables de se sacrifier pour la race en adoptant ce célibat que certains ont bien adopté alors que ce n'était *que* la religion qui les y poussait ! Et maintenant, il nous trace un portrait de la pureté de la race qui est uniquement fondé sur des traits physiques.

On n'aura pas à s'occuper de l'âme, des sentiments, de l'esprit, dans la sélection qui s'imposera. Il suffira de créer des commissions de triage, chargées d'accueillir uniquement les descendants authentiques des blonds Wikings, et de rejeter sans pitié les négroïdes méridionaux ou orientaux. (Parmi ces méridionaux, nous pensons qu'il faut inclure les Italiens, et même Mussolini, dont Hitler a pourtant recherché l'amitié. Sûrement, les Italiens ne peuvent pas compter parmi les races blondes et nordiques). Du moment qu'il faut « nordifier » l'humanité (Hitler a créé ce mot : *aufnorden, Aufnordung)* pour la surélever, il faudra bien, un jour ou l'autre, imposer le célibat, par la force, à toutes les races non-nordiques ! La rédemption de l'humanité, pour Hitler, n'est concevable que par l'extension à toute la terre du type nordique pur, ce qui comporte la suppression progressive de tous les autres types.

L'humanité se divise donc, — répétons-le. — en deux catégories : la race pure germanique, isolée dans sa beauté et sa supériorité indéniables, et les *Bastardrassen* (les races de bâtard), les races métissées *(mulattisiert*, le mot est de Rosenberg), qui remplissent sans droit le reste de la terre.

Un seul regard sur la géographie universelle fait voir qu'il y a dans ce bas monde quelque chose qui va mal, qui est inadmissible, qui est intolérable, qui ne peut plus durer : c'est que la *race pure* soit opprimée par les races bâtardes, au point de se voir resserrée dans un espace où elle étouffe !

A satiété, Hitler répète que l'Allemagne est *ein Volk ohne Raum*, un peuple sans espace ! Mais attendez un peu, il faudra bien que cela change. Multiplions d'abord les éléments purs de la race, par une sélection sévère ; faisons pulluler les vrais nordiques, la race noble. Et les portes verrouillées seront bien obligées de sauter, un jour ou l'autre. Il faudra des « terres nouvelles » pour abriter les vrais maîtres du monde. Hitler emploie à ce sujet un terme vague, mais redoutable : il parle de « *colonies périphériques,* » *Randkolonien.* Vous vous demandez où se trouvent ces colonies ? Mais prenez une carte d'Allemagne et faites le tour des frontières : du côté de la Pologne, de la Tchécoslovaquie, de la Hongrie, de la Suisse, de la Belgique, de la France, du Danemark, il y a des territoires. Ils sont occupés sans doute, mais on fera le nécessaire pour les désencombrer, pour y installer les vrais fils des Wikings, pour n'y admettre que les exemplaires nordiques purs. Une pointe vers l'Ukraine ne sera-t-elle pas possible un jour ou l'autre ? Le dépeçage de la Russie marxiste, c'est-à-dire doublement enjuivée, n'ouvrira-t-il pas de nouveaux horizons à la race élue ? La France, qui a commis le crime d'admettre des nègres dans son armée, la France dont une partie est catholique et animée de l'esprit missionnaire plus qu'en tout autre pays, et dont une autre partie est marxiste, c'est-à-dire enjuivée comme la Russie, la France odieusement riche auprès de la pauvre Allemagne persécutée, ne paiera-t-elle pas un jour ou l'autre l'arriéré de ses comptes envers la race supérieure méconnue par elle ?

On voit que la race nordique a encore beaucoup à faire. Hitler et ses acolytes lui ont tracé de l'ouvrage pour des siècles. D'autant plus que, tout le long de la route, elle aura à se prémunir contre le péril des mélanges raciaux !

Ainsi, l'Allemagne vient de faire l'*Anschluss*. Il n'y a plus d'Autriche. Mais il faut digérer ce morceau. Il faut mettre l'Autriche au pas. Il faut éliminer carrément les non-Aryens, les Juifs, les éléments cosmopolites. Il faut enfin faire prédominer la race nordique. Ce n'est pas si facile qu'on pourrait le croire. La race pure est numériquement faible. Les maîtres du racisme ne se le dissimulent pas : le professeur Hans Günther, l'un des pontifes de la science des sciences qui s'appelle la « *Rassenkunde*, la Science des races », ne craint pas d'avouer que le noyau nordique pur du Reich ne comprend que la *dixième partie* de la population. Mais les neuf autres dixièmes n'ont de droits à l'existence que subordonnés aux droits de ce dixième de purs !

Selon le même professeur, la population allemande se répartit, en gros, entre quatre races : la nordique, la phalienne, l'orientale, la dinarique.

La race *nordique* a sa résidence dans l'Allemagne du nord, surtout en Poméranie. C'est là que se concentre la cellule régénératrice de la race entière et de la nation. C'est ce noyau qu'il s'agit de faire pulluler, au détriment des autres parties moins pures de la population.

La race *phalienne* a son centre en Westphalie ; la race *orientale* se rencontre surtout dans les Etats de l'Allemagne du sud, et la race *dinarique* en Autriche.

Le professeur Günther n'a pour ces deux dernières races que fort peu de sympathie. Il les fait descendre des Mongols des plateaux d'Asie. Le type oriental est médiocre au point de vue moral. Il connaît les affaires, le maniement de l'argent, la vie pratique, mais il manque de grandeur, d'élan, de noblesse.

« L'homme oriental, dit le même professeur, est ignoble et sans honneur ; il lui manque jusqu'au sens de la dignité. » Il est très actif pour gagner, pour profiter. C'est un homme de comptoir ou de Bourse, ce n'est pas un patriote. Il a la tare démocratique. L'égalitarisme flatte sa propre médiocrité.

« Le thème de l'égalité entre tous les hommes semble congénital aux races asiatiques, à crâne court et à pommettes saillantes. » L'homme oriental offre bien des traits de ressemblance avec l'Asiate : jalousie, ruse, haine, saleté grasse et huileuse, attachement aux atmosphères fétides et confinées, luxure.

Il a de l'amour une conception basse : c'est pour lui une pure explosion d'animalité. Pour le nordique au contraire, l'amour est essentiellement « *nostalgie idéale* », ce qui est beaucoup mieux. « L'amour et l'argent, deux conceptions dissociées chez les autres races, ici se croisent. » L'oriental est volontiers incestueux : « L'inceste, écrit sévèrement le professeur Günther, est une manifestation typique de la race de l'Est. » Ajoutons-y l'escroquerie, le chantage, et nous aurons de l'homme oriental allemand (celui de l'Allemagne du sud) une idée exacte, mais en somme « peu favorable ».

Et encore, l'homme oriental allemand, celui de Bavière par exemple, doit être bien supérieur à l'oriental tout court, c'est-à-dire au Polonais, au Russe, au Balkanique.

La race dinarienne est un peu supérieure à la race orientale. Le Dinarien (lisez : Autrichien) est résistant, patient, travailleur, prolifique. Il est fait pour obéir au nordique ; sous sa direction, il peut rendre des services, comme manœuvre, comme aide manuel. Mais on fera bien de se méfier de lui, car il a une tare indélébile de servilité et de lâcheté.

Tout cela était dit, dans les ouvrages de Rosenberg, bien avant l'*Anschluss*. Les Autrichiens qui ont pu désirer ce rattachement à la Grande Allemagne, ou qui n'ont pas su y résister, feront bien de méditer les appréciations portées sur leur compte par les vainqueurs du jour ; et les Viennois surtout ne reliront peut-être pas sans mélancolie ces lignes de Rosenberg :

« L'homme de la race alpine est résistant, patient, il se révolte rarement contre le Germain vainqueur, il peut même lui rendre de vrais services,

comme valet docile. *Considéré individuellement, il peut intensifier et développer les valeurs germaniques* [ceci sans doute à l'intention de l'autrichien Hitler], mais, introduit en masse, il submerge, il étouffe les valeurs créatrices du Nord. »

Rosenberg n'est pas flatteur pour les compatriotes de Hitler. Il avait peur sans doute qu'il ne tende à faire prédominer l'Autrichien sur le Poméranien ! Mais la science des races, religion de Hitler, est là pour s'y opposer.

Vous objecterez peut-être que les nordiques n'ont pas tout de même rempli toute l'histoire, que l'humanité a reconnu d'authentiques héros religieux qui n'étaient pas des nordiques. Erreur ! Rosenberg ne l'admet pas : tout ce qui est beau est nordique. Il accapare tout l'héroïsme de l'histoire au profit de sa race. On sait qu'il annexe le Christ lui-même au nordisme, au moyen d'une hypothèse blasphématoire sur la naissance de Jésus. Mais il a bien d'autres audaces et il ne craint pas d'écrire, contre toute vraisemblance : « Une religion pure, à l'intérieur de l'Eglise, n'a été possible que dans la mesure où l'essor de l'âme nordique n'a pu être brisé, *par exemple* — tenons-nous bien — *chez un François d'Assise ou un Fra Angelico.* »

Avec ce procédé, les racistes sont bien sûrs d'avoir toujours raison ! Mais ce n'est qu'en *volant* aux autres races leurs gloires les plus authentiques qu'ils parviennent à se créer un monopole et à se donner une supériorité usurpée. Si le vol, non pas d'argent mais de renommée et de grandeur, est chez les nordiques une vertu, nous, nous l'appelons tout simplement une bassesse et un mensonge.

## V

On a honte, en vérité, de remuer de telles pauvretés, d'opposer entre elles de si évidentes contradictions, de réfuter des assertions qui se détruisent d'elles-mêmes.

Mais l'on n'en est que plus reconnaissant au Souverain Pontife d'avoir rétabli les droits de la vérité éternelle, en dénonçant, sous une forme ramassée et claire, les erreurs racistes.

« En de nombreuses circonstances déjà, — écrit le distingué directeur de la vigoureuse revue *Christus*, nº du 20 mai 1938, — particulièrement lorsque les théories du national-socialisme allemand avaient été condamnées, ainsi que par la mise à l'Index du bréviaire philosophique du nazisme, *Le Mythe du XXe siècle,* de M. Rosenberg, le Souverain Pontife avait marqué, de la manière la plus nette, sa réprobation. Aujourd'hui les théories racistes sont ramenées à huit propositions, n'épuisant pas le système raciste, mais en formulant les points les plus saillants... Elles ne représentent, sous leur aspect pseudo-scientifique et leur systématisation autour de la notion de « *race* », qu'une nouvelle forme du matérialisme, agrémenté (comme ce fut souvent le cas en histoire) d'une sorte de panthéisme, destiné à colorer d'une apparence de religiosité cet ensemble d'absurdités délirantes. On sait, de reste, que les propagateurs de ces doctrines n'éprouvent aucun scrupule à invoquer Dieu et la Providence : ce « Dieu » et cette « Providence » ne sont plus pour eux que de simples forces cosmiques, s'exprimant par le sang et la race (germaniques bien entendu), et se subordonnant tout le reste, famille, éducation, droit et devoir, vérité, morale et justice, à titre de purs moyens, en vue de l'exaltation et de la domination de la race germanique sur toutes les races inférieures.

Jusqu'ici les hommes cultivés s'étaient généralement bornés à hausser les épaules devant des thèses si indéfendables. On comprend que le Saint-Père parle, à ce propos, de « fausse science ». Devant la science authentique, en effet, il est rigoureusement impossible de soutenir sérieusement, du point de vue biologique, les théories racistes. Nombre de savants allemands, même domestiqués par le régime (les savants, en Allemagne, portent livrée, comme les journalistes), n'ont pas laissé de reculer, épouvantés, devant ce monstre qu'on leur demandait de lécher pour en faire un ours présentable ! Le racisme s'est donc résigné à passer, du point de vue biologique, à l'état de *mythe* et à s'installer dans la catégorie de l'*als ob (comme si) ;* c'est-à-dire que l'on consent, de sang-froid, en Allemagne, à entretenir dans un grand peuple un état de psychose hallucinatoire, d'où peuvent sortir un jour ou l'autre les pires conflits. Il est donc certain que la civilisation est ruinée par la base, du même mouvement que le christianisme se trouve ruiné par ses fondements.

Devant les dangers immenses de ces doctrines, le Saint-Père estime qu'il ne suffit plus de sourire et de passer. Avec la même fermeté que ses prédécesseurs, les grands papes qui défendirent la Cité humaine contre les barbares (et ceux-ci contre eux-mêmes), Pie XI signale au monde, une fois de plus, le grave péril qui le menace et demande à la chrétienté de tout mettre en œuvre pour le conjurer. »

On ne saurait mieux dire. La philosophie d'un Hitler est digne d'un Attila, d'un Odoacre ou d'un Théodoric, le roi des Ostrogoths. Lui-même, dans le recul de l'histoire, prendra place sans doute parmi « les fléaux de Dieu », c'est-à-dire parmi les grands chefs barbares et primitifs qui ont secoué le monde coupable ou endormi, pour l'obliger à se réveiller, à la lueur des incendies et dans le fracas des destructions et la désolation des ruines !

## VI

Mais, dira quelqu'un, que penser des hommes d'Etat qui ont le courage à jamais déplorable, soit par dépit, soit par rancune, de se ranger du côté des prophètes du racisme ?

Vous entendez bien : que penser d'un Mussolini ?

Soyons francs. Mussolini n'est pas plus aveugle que nos hommes d'Etat français inféodés à la Russie. Communisme et racisme sont du même niveau de pensée ; l'un ne vaut pas mieux que l'autre. Si le racisme a détruit la tyrannie marxiste, c'est pour y substituer la sienne. Et nous avons vu, dans les pages qui précèdent, que le racisme de Hitler procède d'une réaction de sa jeunesse révoltée contre le socialisme sans âme. Le racisme est un fruit du marxisme, tout comme le marxisme est un fruit du capitalisme athée. Ce sont des fruits amers. Mais la filiation est certaine du libéralisme capitaliste au marxisme, et du marxisme enjuivé au racisme nordique.

Donc, si nous avons quelque reproche à faire à Mussolini, ce ne sera pas sans battre une coulpe sur la poitrine de certains de nos guides, qui l'ont jeté dans un camp qui n'est pas le sien... Nous ne pouvons pas croire qu'il soit lié pour toujours à un Hitler. Nous avons toujours soutenu ici cette

thèse que, dans l'incendie qui se prépare, il faut faire la chaîne, sans se chamailler sur les détails.

En parlant ici du racisme allemand et du fascisme italien, nous resterons dans le domaine de la discussion d'idées. Et nous utiliserons un court mais vigoureux article de la *Civiltà cattolica,* du 21 mai 1938, intitulé : *Germanisme raciste et Romanisme catholique.*

L'auteur de cet article non signé, — un éditorial, évidemment, — rappelle que dans la brève préface de la traduction italienne de *Mein Kampf,* publiée sous le titre de *Mia battaglia,* il y a quatre ans, Adolphe Hitler affirmait que « le fascisme et le national-socialisme, intimement unis dans leur attitude fondamentale envers la conception du monde, ont la mission de signaler de nouvelles voies vers une féconde collaboration internationale. »

Mais à cette date, 1934, le *Popolo d'Italia,* qui passe pour l'organe officieux du fascisme, répondait en repoussant la prétendue ressemblance idéologique entre les théories de l'Allemagne raciste et l'esprit qui anime la révolution italienne.

Malgré ce démenti, Adolphe Hitler n'a pas manqué, lors de sa récente visite à Rome, de proclamer cette prétendue communauté idéologique entre les conceptions nazies et le patrimoine idéal du peuple italien. Il semblait, à l'entendre, que l'axe Rome-Berlin reposait surtout sur une religion identique, sur une philosophie commune, sur une attitude spirituelle unique pour les deux nations.

Si Hitler a parlé selon sa conviction intime, « il serait opportun, dit la *Civiltà,* que lui et son mouvement soient détrompés. » Aussi longtemps que les doctrines racistes allemandes resteront ce qu'elles sont, — et il n'y a aucune probabilité de changement prochain, — il ne pourra jamais y avoir de communauté profonde, aucune alliance idéologique, entre la civilisation nazie et la civilisation fasciste, parce que cette dernière, dans son fond, demeure romaine et catholique, latine et universelle. Les nébuleuses théories racistes sont au contraire la négation absolue de toute la tradition italienne.

Que Mussolini ait voulu mettre fin à l'anarchie dans son pays, qu'il y ait arraché les foules ouvrières à l'emprise du marxisme communiste, et qu'il ait été contraint, pour cela, d'employer des méthodes d'autorité que certains parmi nous jugent trop raides, au fond cela n'empêche pas qu'il a conduit son peuple vers un stade supérieur d'organisation et d'ordre. Mais on ne l'a jamais entendu dire que la race est le fondement de toute morale et de tout droit, la source profonde de toute religion, de tout art, de toute science, le principe directeur de toute politique et de toute diplomatie. Il n'est jamais tombé officiellement dans le matérialisme. Comme la *Civiltà* le dit très bien du racisme : « Une telle conception, pour la pensée latine, est un matérialisme inintelligible et comique, si elle n'était pas tragique dans ses applications ; c'est la nuit absolue de l'esprit. »

Jamais, pour un esprit latin, la civilisation, l'art, la religion, le droit et le devoir n'ont été les produits bruts des forces biologiques obscures, du sang et du sol, mais bien le rayonnement de l'esprit découvrant dans l'univers et dans l'âme la beauté, l'ordre moral, le devoir de l'adoration et de l'obéissance au Créateur, en tant qu'esprit éternel et infini.

La conception romaine est donc universaliste. Elle ne connaît pas d'exclusivisme proclamé contre des races humaines, au nom d'une prétendue supériorité de race particulière. Elle embrasse tous les peuples. Elle cherche à les élever tous, selon leurs possibilités progressives, au concept de civilisation gréco-romano-chrétienne, à les faire entrer, l'un après l'autre, dans le grand circuit des idées, des travaux, des réalisations de l'humanité régénérée par le Christ.

Il y a donc opposition radicale entre la conception romano-catholique et la conception hitlérienne du monde et de l'humanité.

— Mais, dira-t-on, Mussolini demeure-t-il fidèle à la noble tradition d'où il procède ? Ne peut-on pas déduire une communauté d' « idéologie » entre lui et Hitler, en ce que l'un et l'autre mettent l'accent sur la primauté de la nation, incarnée en l'Etat, et revendiquent pour la nation ainsi comprise une *emprise totalitaire* sur tous les individus qui en dépendent ?

— La *Civiltà cattolica,* bien placée pour en juger et pour en parler, ne le croit pas. « La différence entre les deux conceptions de la nation, écrit-elle, est profonde et irréconciliable. » Sans doute, de part et d'autre, on met la nation au-dessus de tout. Mais en Allemagne, on comprend par le mot *tout,* les intérêts spirituels et éternels eux-mêmes. On ne veut pas admettre que l'individu dépend d'abord de Dieu, que son devoir envers l'Etat a pour limite et pour source ses devoirs envers Dieu, que l'âme est au-dessus de tout et de la nation elle-même. Mussolini, au contraire, par le fait même qu'il a fait alliance avec la religion catholique, qui est la religion nationale, renonce à faire de la nation l'objet d'un culte proprement dit. Il met la nation au-dessus de tout, *dans l'ordre temporel.* Mais les droits éternels sont réservés et mis en sûreté.

D'autre part, dans la théorie du nazisme, la nation est revêtue d'un caractère particulier. Elle n'est pas seulement la collectivité allemande, coordonnée par l'Etat allemand. Elle est, grâce au principe raciste : la *nation élue,* la *nation-race supérieure,* la nation appelée à l'hégémonie universelle de droit divin, la *nation-Dieu,* en ce sens que l'évolution universelle, s'élevant par degrés jusqu'à la naissance de Dieu, par le progrès qui la constitue, atteint son plus haut degré dans la race allemande, qui est ainsi le seul Dieu concevable, le seul Dieu réel.

Dans la même conception, l'essence de la nation c'est l'*unité raciale,* — dont les racistes osent parler sans rire, comme si les croisements innombrables qui se sont opérés depuis l'origine de l'humanité, en tous les sens et dans tous les milieux, laissaient la moindre possibilité à la pureté raciale. « La nation, ou plutôt la race, écrit Hitler, ne consiste pas dans la langue, mais uniquement dans le sang. » Où a-t-il pris cela ? C'est de toute évidence un concept d'autodidacte qui, de ses lectures sans ordre, a retenu une idée qui l'a frappé, qui est devenue son obsession, sa hantise, sa « manie », dont il a fait son *Credo,* sans preuve, sans réflexion, sans critique, sans intelligence. Le français Gobineau avait lancé des théories de ce

genre. C'était chez lui une bizarrerie, une imagination baroque. Elle devient un article de foi pour Hitler. Il s'en est servi pour flatter les rancunes de l'Allemagne aigrie par sa défaite. Il s'est grisé de ses propres succès. Sa théorie lui semble consacrée par l'adhésion d'un parti fanatique, par la carrière invraisemblable qu'il lui a été donné de parcourir grâce à elle et grâce aux poumons infatigables par lesquels il l'a hurlée au monde germanique. Et maintenant, il veut en faire le fondement de l'Etat dont il est le chef :

« Le but suprême de l'Etat national, écrit-il, est de conserver ces éléments primordiaux de la race, qui, parce qu'ils créent la civilisation, constituent la beauté et la dignité de l'humanité supérieure. »

Pour nous, la nation est tout autre chose. Nous ne savons pas quels sangs divers se sont réunis pour la fonder. Mais nous n'ignorons pas que la pureté du sang n'a rien à voir avec l'unité nationale. On peut très bien être du même sang et ne pas pouvoir se supporter ni travailler en commun. Que de fois des frères, issus du même père et de la même mère, se sont vus incapables de vivre de la même vie, parce que leurs goûts étaient différents, leurs tendances et leurs aspirations contradictoires !

La nation est avant tout une communauté spirituelle et non une communauté biologique. Assurément, la communauté d'origine n'est pas exclue. Mais elle ne suffit pas, d'une part, et elle n'est pas indispensable d'autre part. La nation est pour nous une communauté de traditions historiques, de souffrances, de travaux, de gloires, d'esprit, de langue, de littérature et d'art, une communauté de religion, — même lorsque les formes extérieures de la religion semblent différer.

Et le but de la nation-Etat n'est pas du tout, pour nous, de faire l' « élevage » de la race, comme on fait de l'élevage de chevaux, de chats, de chiens ou de taureaux ! Il ne saurait être question pour nous de confier à l'Etat la mission de filtrer et d'épurer le *sang racial*, — si une telle chose pouvait exister. — L'Etat a de plus hautes tâches : il maintient l'ordre social, il rend la justice, il protège les droits de chaque citoyen, il veille au bien-être moral, intellectuel, économique de toute la communauté ; il est préposé aux progrès de la civilisation temporelle, en union avec les puissances religieuses chargées des progrès de la civilisation spirituelle.

D'un mot : en Allemagne hitlérienne, on met au premier rang la culture biologique, en proclamant que du sang sortiront toutes les vertus ; en Italie catholique, on met au premier rang la culture religieuse et morale, en proclamant que de la vertu bien pratiquée sortira la pureté du sang. Sans doute, le corps et l'âme agissent l'un sur l'autre. Mais c'est par le relèvement de l'âme que l'on redresse, à la longue, les déficiences physiques ; ce n'est pas en soignant les corps que l'on guérira les âmes.

Le racisme n'existe à aucun degré en Italie fasciste. Jamais l'Italie n'a fait de la race une religion. Jamais elle n'a prétendu que la direction du monde lui revenait, au nom de la supériorité de son sang. Elle aurait eu, à vrai dire, plus de droits à le faire que l'Allemagne. L'Italie a un plus grand passé que la Germanie. Le nom de Rome est plus grand dans l'histoire que celui de Berlin ; l'avance qu'il possède ne sera jamais rattrapée. Mais il n'est pas question de cela. La religion italienne demeure la religion catholique, apostolique et romaine. La religion de Hitler est particulariste, nordique et matérialiste. C'est au nom de ce néo-paganisme d'une absurdité rare qu'il prétend opprimer le christianisme, soit sous sa forme catholique, soit sous sa forme allemande, le luthéranisme. Il entend remonter au « vieux dieu allemand », à l'antique religion teutonne, née dans les forêts de Germanie ou de Scandinavie, on ne sait quand et on ne sait où. C'est vers cette religion sans base, sans ampleur, sans pitié, sans humanité, vers cette barbarie pure, qu'il entend entraîner la jeunesse allemande, soustraite de force à l'influence des Eglises chrétiennes. Un catholique ne peut contempler sans horreur cette formidable entreprise de déchristianisation de tout un peuple. Un Français surtout ne peut comprendre que cette nation qui se proclame la première du monde puisse supporter l'asservissement le plus effroyable et le plus humiliant que l'histoire ait connu.

Est-ce à dire que l'apparition d'un Hitler dans l'histoire du monde soit un mal sans quelque bienfaisance ? Nous ne le croyons pas. Dieu ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien. Avec nos frères catholiques d'Allemagne et d'Autriche, nous souffrons et nous prions. Ayant connu nous-mêmes, catholiques de France, des persécutions odieuses, nous ne concevons aucun orgueil de notre situation actuelle comparée à la leur. Mais nous savons aussi que la persécution est destinée à réveiller les courages, à épurer les sentiments, à rendre vigueur à la foi, à donner à l'espérance et à la charité toute leur force et leur ardeur. Du point de vue national français, nous n'hésitons pas à dire qu'un Hitler nous rend service en nous forçant à nous unir, à oublier nos dissentiments nationaux, à vaincre chez nous l'esprit partisan.

C'est le cas de dire que « la crainte de Hitler est le commencement de la sagesse ». Et en parlant ainsi, nous ne croyons pas faire une mauvaise application d'un mot biblique, car la crainte de Hitler, — fléau de Dieu, comme Attila, — ce n'est pas autre chose, pour un chrétien, que la crainte de Dieu même et de ses châtiments mérités. Si la France s'abandonne, elle est perdue ! Si elle échappe à la guerre civile, si elle s'unit, si elle se souvient de son grand passé catholique, de son riche patrimoine religieux, philosophique, artistique, littéraire, scientifique et politique, si elle veut vivre libre, si elle veut vivre tout court, ce sera en grande partie à Hitler qu'elle le devra.

Dans les desseins de la Providence, cet homme aura servi à quelque chose. Les remèdes sont souvent des poisons. Ils n'en sont que plus efficaces et plus énergiques. Nous n'avons aucun goût pour le remède : il est amer et rebutant. Mais notre reconnaissance ira au grand médecin : à Dieu, de qui dépendent tous les événements. *Et nunc reges, intelligite, erudimini qui judicatis terram.*

VII

Il y a eu cent ans, le 15 mai 1938, que mourait René Caillé, explorateur français, « *le vainqueur de Tombouctou* ». Ce centenaire aura sûrement

passé inaperçu pour un grand nombre de Français. Il ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs de résumer ici l'article consacré par M. Jacques Nanteuil à ce souvenir national, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai.

La naissance de René Caillé fut affreusement triste. Il naquit le 19 novembre 1799, — 28 brumaire an VIII, — c'est-à-dire dix jours après le coup d'Etat célèbre qui renversa le Directoire et porta au pouvoir le prestigieux général corse, Bonaparte. Mais ce n'est pas cette coïncidence qui rendit la naissance de René Caillé si triste. Son père, François Caillé, originaire du Bas-Poitou et boulanger à Mauzé, dans les Deux-Sèvres, se trouvait en prison à Saintes, et le lendemain, 29 brumaire, il était condamné pour vol à 12 ans de fers [2]. Il partit pour Rochefort, où il devait purger sa peine, et y mourut sans l'avoir finie, en 1808.

Trois ans plus tard, sa femme, qui était venue s'établir à Rochefort avec ses six enfants, pour être plus près de lui, car elle croyait à son innocence et elle l'aimait, mourait à son tour. René fut recueilli par sa grand'mère maternelle. Il alla à l'école du village, puis fut placé chez un cordonnier. L'instituteur l'avait pris en amitié, lui avait appris le peu qu'il savait et lui prêtait des livres. L'enfant, sur qui pesait le souvenir d'un père mort au bagne, demeurait mélancolique, mais studieux, ami de la solitude et des longues songeries. Au cours de ses lectures, un nom s'était fixé dans sa tête : *Tombouctou*. L'Afrique était alors une terre inconnue ; les Sociétés géographiques entretenaient une émulation fiévreuse entre les explorateurs.

On savait, par les livres arabes, que Tombouctou était une grande ville. Mais où se trouvait-elle ? Comment y parvenir ? Devait-on croire aux récits fabuleux sur son compte ? Les savants se le demandaient. Et René Caillé, l'apprenti cordonnier de Mauzé, qui n'était pas un savant, tant s'en faut, se posait les mêmes questions, sans savoir qu'il partageait ainsi les préoccupations du monde scientifique, en France et en Angleterre.

Il parlait pourtant de son dessein d'y aller voir. On jugeait, autour de lui, sa lubie absurde. Pas d'argent, pas de protections, aucune possibilité matérielle d'aller explorer l'Afrique.

Mais, au printemps de 1816, on apprit que le gouvernement organisait une expédition pour aller reprendre possession des comptoirs du Sénégal, rendus à la France par les traités de Vienne.

Le Sénégal, René Caillé en savait assez pour ne pas ignorer que c'était la porte du Soudan, le point de départ d'un voyage vers Tombouctou, la ville de ses rêves. Il en parla à son entourage, convainquit son oncle, sa sœur, ses concitoyens. Une collecte lui permit de s'acheter des souliers neufs. Enfin, le 27 avril 1816, âgé de 16 ans et demi, le « gars Caillé », le fils du bagnard de Rochefort, partait pour La Rochelle, ayant dans sa ceinture une somme de 60 francs, toute sa fortune.

Il réussit à se faire engager sur *La Loire*, un des bateaux de l'escadrille en partance pour le Sénégal, en qualité de domestique de l'enseigne Debessé, à 18 fr. par mois. Le principal navire de la flotte était cette *Méduse* que l'incapacité de son capitaine fit échouer sur un banc de sable, le 2 juillet 1816, 15 jours après le départ de France, et dont 152 passagers durent se sauver sur un radeau, qui partit à la dérive et devint le théâtre de scènes affreuses, demeurées légendaires.

Plus heureux que les naufragés de la *Méduse*, Caillé arriva à Saint-Louis sans encombre. Mais il apprit bien vite à connaître les difficultés du métier d'explorateur. Deux tentatives, avec des expéditions anglaises, de pénétration dans l'intérieur de l'Afrique, furent des échecs complets, mais ne le découragèrent pas. Pendant plusieurs années, de 1819 à 1824, on le perd un peu de vue. Il voyage pour une maison de vins de Bordeaux, vers les Antilles. Mais il se mûrit lui-même et mûrit son plan.

Ce plan, quel sera-t-il ?

« Se confondre avec les pieux marabouts qui se joignent aux caravanes et cheminent à travers l'Afrique. Pour cela il faut qu'il connaisse, au point de donner le change, la langue, la religion, les usages musulmans. »

Pour y parvenir, il use de stratagème. Il choisit la plus farouche parmi les tribus de Maures qui circulent entre le fleuve Sénégal et les dunes de l'Adrar. Il se donne pour le fils d'un riche négociant français, que la lecture du Coran a enthousiasmé et qui veut se convertir à l'Islam. Il fait si bien qu'il endort les méfiances.

Mais il lui manque l'argent. Il lui faudrait 6.000 francs ; avec cela, il achèterait un troupeau, se mêlerait aux tribus maures qui croisent dans le désert et atteindrait Tombouctou. Il compte sur le baron Roger, gouverneur du Sénégal, pour financer son voyage. Mais le baron Roger est parti, son successeur éconduit Caillé comme un quémandeur suspect. Tout semble s'écrouler pour lui.

Sur ces entrefaites, sa sœur lui écrit une grande nouvelle : la Société de Géographie de Paris offre un prix de 10.000 fr. au premier Français qui découvrira Tombouctou. « Mort ou vif, se dit René, je l'obtiendrai ! Si je n'en profite pas, ma sœur le recueillera. »

Il fait des économies, réunit 2.000 fr., achète une pacotille pour 1700 fr., et glisse le reste dans sa ceinture. C'est avec ce pécule qu'il part à la conquête de Tombouctou.

Il a inventé pour les nomades un nouveau roman : il est le fils de bons musulmans égyptiens, emmené en captivité par les soldats de Bonaparte. Affranchi par son maître, qui l'avait conduit au Sénégal, il veut rejoindre, par le Sahara, le pays de ses pères, afin d'y pratiquer sa foi. Il se nomme Abdahalli, ce qui veut dire « serviteur de Dieu ».

Son projet n'est pas aussi absurde qu'il semble au premier abord. Il n'a pas d'escorte, mais il ne risque pas de soulever les méfiances des indigènes ; il est perdu dans un groupe de voyageurs maures. Seul, son teint un peu plus pâle que celui des autres, pourrait le dénoncer. Mais il souffre des grandes lacunes de sa formation initiale : il ne sait qu'un peu de géographie, de botanique, de géologie, de mathématiques appliquées. Par contre, il connaît bien l'arabe, l'anglais, un

[2] Le tribunal avait eu la main lourde. Il fallait à tout prix rétablir l'ordre dans une France anarchique. C'était l'époque des Chauffeurs. On châtiait durement les moindres crimes. François Caillé était accusé d'avoir pris deux écus de trois livres dans le tiroir d'un aubergiste. Pour six livres, douze ans de bagne, c'était rudement payé !

peu du langage yoloff, utilisé sur la côte, quelques phrases de dialecte mandingue pour traverser le Soudan. Et par dessus tout, il a le sang-froid, le courage, la ténacité, l'esprit d'observation, une résolution silencieuse que rien ne pourra décourager.

Le 19 avril 1827, à 9 h. du matin, il quitte le comptoir de Kakondy, — aujourd'hui Boké, — sur le Rio Nunez, pour s'enfoncer dans les montagnes du Fouta Djallon. Il s'est joint à une caravane de commerçants : quelques Mandingues, accompagnés de trois esclaves, et guidés par un nommé Ibrahim. Rien ne peut au dehors exciter les méfiances. Nul ne se doute que ce pieux pèlerin, dont les doigts égrènent assidûment un chapelet de bois, note avec une minutie patiente tous les souvenirs du voyage. Quand la caravane arrive à l'étape, il se met à l'écart, tire son Coran d'un sac de cuir et s'absorbe dans sa lecture ; mais dès qu'on ne le voit pas, il griffonne sur des feuilles de papier mince qui sont cachées entre les pages du livre :

« Le 20, à cinq heures, départ. Direction est-sud-est, un mille ; un mille nord-est ; un mille sud-est ; un quart nord-est. Joli ruisseau entre deux petites montagnes coulant au sud sur un lit de pierres ; un mille nord-est ; un mille sud-est-nord-est ; deux mille à l'est ; un mille nord-est ; un mille nord-est. A quatre heures, nous faisons halte, etc. »

Songez que ce jeune Français de 27 ans a eu la patience de tenir son carnet de route durant 308 jours, avec cette précision, en y joignant des notations scientifiques. Et son observation, obtenue simplement avec un bâton pour relever la hauteur du soleil, s'est trouvée assez juste pour permettre à M. Jomard, le savant géographe (1777-1862), de dresser une carte à peu près exacte de son itinéraire.

Ne croyons pas que son voyage a été sans péril. Dans les villages nègres, son teint blanc le dénonce ; on s'assemble autour de lui, on le questionne. Qu'il donne l'éveil, il sera mis à mort, sans autre forme de procès, et nul en Europe n'en saura jamais rien. Il redouble de bonhomie, il répond à tout, il déjoue tous les pièges, il donne la preuve qu'il connaît les choses de l'Islam, il fait le médecin et le sorcier, distribue de la quinine et des amulettes. Il avance d'une caravane à une autre. Coupant vers leur source les petits fleuves côtiers de la Guinée, il pénètre, en direction de l'est, dans les montagnes du Fouta Djallon, il dépasse le pays des Foulahs et entre chez les Mandingues, guerriers et pillards.

Le 13 juin 1827, il arrive au Niger. La vue du grand fleuve le ravit d'enthousiasme. Désormais, il entre en pays inconnu, dans la tache blanche des cartes qui s'étendait alors comme signe de l'ignorance européenne, des montagnes de Sierra Leone à Bamako, entre les découvertes du major anglais Laing et celles de Mungo Park.

Son plan primitif était de gagner Tombouctou en pointant droit vers le nord à partir de Kankan. Mais des guerres intestines l'obligent à s'enfoncer plus avant vers l'est, pour remonter ensuite vers le nord, sur Djenné, puis sur Tombouctou.

Vers ce temps, commencèrent ses grandes souffrances. Ses talons écorchés par la marche se sont infectés en se posant sur les pistes. Il est secoué par la fièvre. Dans un petit village mandingue, il échoue, épuisé, chez une vieille négresse, où il reste cinq mois, entre la vie et la mort. La plaie de son pied s'envenime. Le scorbut le ronge :

« Mon palais, écrit-il, fut entièrement dépouillé, une partie des os se détachèrent et tombèrent, mes dents semblaient ne plus tenir dans leurs alvéoles... Que l'on imagine ma situation ! Seul, dans l'intérieur d'un pays sauvage. Couché sur la terre humide, n'ayant d'autre oreiller que le sac de cuir qui contenait mon bagage, sans médicaments, sans personne pour me soigner que la bonne vieille mère de Baba (frère de mon guide) qui, deux fois par jour, m'apportait un peu de riz qu'elle me forçait à boire, car je ne pouvais rien manger ; je devins un véritable squelette. »

Mais il n'est pas abattu pour autant. Il ne renonce pas, il ne reviendra pas en arrière : Tombouctou demeure son objectif et il veut l'atteindre.

Dès qu'il peut se tenir sur ses jambes, la mâchoire encore si douloureuse qu'il ne peut rien mâcher, les plaies mal fermées, il reprend sa route. Le 9 janvier 1828, il se joint à une caravane de marchands mandingues, chargés de noix de kola. Après une marche interminable à travers des pays noyés d'eau, il découvre avec surprise, au cœur de l'Afrique, une grande ville, munie de remparts, percée de rues, ayant un gouvernement, une administration régulière : Djenné, grande cité de l'empire peuhl du Macina. Il est bien accueilli par l'aristocratie intelligente mais soupçonneuse de la ville. Sa fable de voyage vers l'Egypte de ses pères est admise.

Arrivé à Djenné le 11 mars 1828, il en repart le 23 mars, après avoir troqué ce qui lui reste de sa pacotille contre un petit lot de tissus. Il s'est muni de lettres de recommandation, et il s'embarque sur un lourd bateau indigène ponté qui fait partie d'une flottille en route pour Kabara, le port de Tombouctou, — quelque chose d'analogue à ces coches d'eau qui étaient les grands moyens de transport dans la France de Louis XIII et même de Louis XIV.

Le 20 avril 1828, grande joie : il a réalisé son rêve, il est en vue de Tombouctou.

« Je voyais donc cette capitale du Soudan qui, depuis longtemps, était le but de mes désirs. En entrant dans cette cité mystérieuse, je fus saisi d'un sentiment inexplicable de satisfaction ; je n'avais jamais éprouvé une sensation pareille et ma joie était extrême. Mais il fallut en comprimer les élans. Ce fut au sein de Dieu que je confiai mes transports. »

Cette dernière phrase est à recueillir. Caillé était croyant, comme les Vendéens le sont tous. Il était catholique. S'il avait feint d'être musulman, c'était uniquement par ruse de guerre. Les casuistes diront si son stratagème était licite [3]. Nul doute qu'il ait été employé avec une entière bonne foi.

Les jours suivants, il put étudier la ville. Il s'aperçut vite qu'il tombait dans une cité en pleine décadence, ouverte aux hordes pillardes des Touareg, complètement déchue de la primauté intellectuelle qu'elle avait connue au Moyen Age et de l'activité commerciale qui l'avait rendue la capitale du Soudan.

[3] L'*Ami* a traité cette question dans le n° du 12 avril 1934, p. 231.

Ce fut pour lui une déception. A quoi bientôt se joignit l'inquiétude. Il apprenait que le major anglais Laing, parvenu lui aussi dans la ville, avait été assassiné en en sortant. Pourrait-il revenir en France ? A quoi servirait sa découverte s'il ne pouvait rentrer dans son pays ?

Le 4 mai 1828, après une quinzaine de jours passés à errer à travers les quartiers populeux, à gravir les marches de la grande mosquée de l'ouest, à contempler la ville triangulaire, il reprenait la route du nord à travers le Sahara.

Pourquoi la route du nord, la plus dure, la plus dangereuse, la mieux défendue par le fanatisme ? Afin de faire la preuve, en France, de l'authenticité de sa découverte :

« Je pensais, écrit-il, que si j'effectuais mon retour par Sego, Sansanding et nos établissements de Galam, les envieux du succès d'un voyage dont l'entreprise m'avait fait tant d'ennemis révoqueraient en doute mon arrivée et mon séjour à Tombouctou, au lieu qu'en revenant par les Etats barbaresques, le point de mon arrivée imposerait le silence à l'envie. »

Avec les derniers cauries qui lui restaient, il acheta un chameau. Un généreux musulman de la ville, dont il avait gagné la confiance, paya d'avance ses frais de nourriture. Muni d'une grande couverture de coton, d'un coussabe neuf et de deux outres de cuir, il se joignit à une caravane de Maures qui remontait vers le Tafilalet. C'était la saison sèche, la plus redoutable. Mais il ne voulait pas attendre.

Ce voyage de retour fut encore plus dramatique et plus pénible que l'aller.

Aux fatigues ordinaires de la route sous une chaleur torride et parmi les tempêtes de sable, au tourment de la soif, s'ajoutèrent des ennuis d'une autre sorte. Son guide, un pieux musulman en apparence, se révéla un « vieux tartufe ». Il donna l'exemple des vexations pour ce pauvre malade au visage ravagé. Sur le chemin, on lui jette des pierres, on parle de le vendre comme esclave. Par dérision, on l'appelle du nom de son chameau, Gageba. Il est atteint d'ophthalmie. Le scorbut continue à le ronger. Il fait une chute à bas de son chameau et se traîne d'étape en étape. La route qu'il suit est entièrement nouvelle. Elle ne sera reprise que 50 ans plus tard, par Lenz. Il a des moments de découragement. Il est impatient de regagner la France, de jeter un masque qui lui pèse, de trouver le repos.

Du moins est-il parvenu à désarmer l'acharnement de ses compagnons de route, en les persuadant qu'il connaît les charmes qui guérissent l'ophthalmie et qui font aimer les filles.

Il arrive enfin au Maroc. Là, nouveaux obstacles. Il veut passer en Europe : c'est donc qu'il veut renoncer à l'Islam ! Un renégat, on ne le laissera pas s'en aller. Il erre de ville en ville le long de la côte. Il voit des navires européens qui passent à portée du regard, en pleine mer, mais comment les rejoindre ? Qui peut savoir qu'il y a là un pauvre Français catholique, qui veut revoir son pays ?

A Rabat, il parvient à entrer dans la maison consulaire, mais le consul est un Juif marocain, méfiant, pusillanime. A cet inconnu, qui se confie à lui, il ne consent à donner qu'un conseil : ne pas se faire reconnaître, s'il tient à garder sa tête ! Désespéré, brisé de fatigue, Caillé se hisse sur un âne, pour gagner Tanger et franchir, s'il le peut, le détroit de Gibraltar.

Heureusement, le vice-consul de Tanger était un homme hospitalier, instruit et courageux. Il se nommait Delaporte et s'intéressait précisément aux découvertes géographiques, surtout au mystère de Tombouctou. Il accueillit le malheureux voyageur, applaudit avec enthousiasme à ses découvertes. Mais il connaissait assez le fanatisme musulman pour savoir qu'il ne devait pas se risquer à recevoir ouvertement Caillé. Il trouva moyen de le cacher, après des péripéties dramatiques, puis il envoya au chevalier de Luneau, commandant de la station navale à Cadix, un appel confidentiel et pressant. Le 27 septembre 1828, la goélette française *La Légère* jetait l'ancre deavnt Tanger. Un peu avant le coucher du soleil, on fit passer au voyageur des vêtements de matelot. Il sortit de la sorte du consulat sous ce déguisement. Un Arabe soupçonneux faillit l'arrêter : il avait compté les matelots à l'aller et il en trouvait un de plus au retour du consulat. Il fallut lui fournir à grand' peine une explication plausible. Le lendemain, à six heures du matin, la goélette appareillait pour Toulon.

Caillé, enfin délivré du cauchemar de son anonymat, pouvait revendiquer hautement la gloire de ses exploits. Mais il payait cher sa victoire : la santé ruinée, le visage ravagé par la maladie, complètement dénué de ressources, il vint échouer au lazaret de Toulon, sans un louis pour achever sa route.

Pendant qu'il poursuivait sa quarantaine sur un lit d'hôpital, la France et le monde savant avaient, sans qu'il s'en doutât, les yeux fixés sur lui. Car le vice-consul de Tanger avait pris la précaution d'envoyer, par le même bateau qui amenait Caillé, une lettre à M. Jomard, le célèbre géographe parisien, pour l'avertir. De plus, il avait remis à Caillé, en guise de lettre d'introduction, une carte où on lisait ces simples mots : « *Le porteur de la présente est le vainqueur de Tombouctou.* »

L'émotion fut d'autant plus intense en France que l'on venait d'apprendre la mort du major anglais Laing, au sortir de la mystérieuse cité, qui semblait ainsi de plus en plus inaccessible.

La Société de Géographie envoya 500 francs à Caillé pour lui payer son voyage sur Paris. Il y parvient enfin, on s'empresse autour de lui, on multiplie les questions. On déchiffre les feuillets épars de son Journal de route, cachés dans le Coran.

« Il n'hésite point, dira plus tard M. Jomard, il n'oublie rien ; il est ferme sur les noms de lieux, les dates... Il répond sur les rivières, les montagnes, les distances, les directions ; sur la population, le commerce, les mœurs et les coutumes, sur les animaux et les plantes. La simplicité, la candeur et tous les caractères de la vérité accompagnent chaque parole de son récit ; le doute n'était plus permis; dans la journée même, la découverte est proclamée, c'est la nouvelle du jour. »

Le 5 décembre 1828, dans une séance que présidait Cuvier, la Société de Géographie remit à l'explorateur le prix de 10.000 francs. Peu après, le ministre de la marine le faisait décorer de la

Légion d'Honneur et lui allouait une pension, puis un poste à Bamako. Mais René Caillé désirait le repos. En collaboration avec M. Jomard, il prépara la rédaction de ses notes qui parurent en 1830, sous ce titre : *Journal d'un voyage à Tombouctou et à Jenne*. L'ouvrage obtint le plus vif succès. Les Anglais ayant risqué quelques réticences, il répondit fièrement :

« Pauvre, sans appui, sans science, j'ai accompli cette œuvre. Je suis venu dire à l'Europe ce que c'était que Tombouctou. La vérité fait tout le mérite de ma relation. Un dévouement sans bornes au Roi et à la France fait tout le mérite de ma personne. Qu'on ne me le dispute pas. »

Ce qui, sans doute, lui causait la plus grande joie, c'était d'avoir réhabilité, en l'illustrant, le nom de son père !... La Révolution de 1830 le priva de ses protecteurs. Las de quémander auprès des nouveaux maîtres du pays, il quitta brusquement Paris en 1832, acheta un petit domaine et se mit à l'exploiter. Il ne fut qu'un médiocre cultivateur, mais il devint maire de son village et mourut d'une pneumonie, le 15 mai 1838. Le gouvernement ignora ce deuil, mais une foule immense de paysan accompagna à sa dernière demeure ce paysan qui avait si brillamment illustré sa classe.

VIII

La *Revue de Paris* du 15 mai nous a donné, en première page, des *Mémoires* d'Octave Homberg qui sont, par places, d'un palpitant intérêt.

M. Octave Homberg, fils de financier, a fait une belle carrière de diplomate. Il a été le camarade d'André Tardieu, dont il rappelle les brillants succès d'étudiant. Il fut envoyé pour un bref stage à La Haye, où il servit de secrétaire à la première Conférence de la Paix, réunie en 1899 sur l'initiative du tsar Nicolas II. Il vit là toutes les grandes vedettes de la diplomatie européenne. La France était représentée par un député radical-socialiste de marque, l'homme le plus réputé du parti, Léon Bourgeois. Cela donne à M. Homberg l'occasion de nous en faire le portrait :

« D'une intelligence très souple, de caractère facile, très charmeur, en dépit d'une certaine vulgarité qui sentait un peu le politicien de province,... il avait le talent de noyer tous les sujets dangereux et excellait à trouver les formules conciliatrices... »

Et encore : « Pendant longtemps, Léon Bourgeois fut considéré comme une sorte de pape du parti radical. Dès qu'une crise ministérielle s'ouvrait, on lui offrait invariablement de former le nouveau Gouvernement et invariablement aussi, — sauf en quelques circonstances où il eut la main forcée, — il refusait... Ce n'est pas qu'il fût particulièrement modeste, mais il avait horreur des charges du pouvoir et détestait la représentation. Sa santé le préoccupait (il devint presque aveugle sur la fin de sa vie) et, en outre, il aimait les femmes. L'immense crédit dont il jouissait fit que les jeunes et jolies femmes de fonctionnaires ambitieux se jetaient littéralement à ses pieds ; bien que sans illusion sur les motifs de ces hommages, il adorait faire ainsi figure de sultan jetant le mouchoir dans le harem. Une vieille amie, dont naturellement je tairai le nom et qui lui resta fidèle jusqu'au bout, souriait avec indulgence à la pensée de tous ces extras. »

Ajoutez à cette tare morale « un anticléricalisme court et un peu niais qui sentait son Homais », et vous comprendrez le jugement final de M. Homberg sur ce grand pontife du radicalisme désuet d'il y a 40 ans :

« Malgré tout, figure sympathique, — « bon bougre » si l'on peut dire, — qui ne manquait ni de clairvoyance, ni même de finesse, mais qui, à coup sûr, n'était pas un grand esprit. »

Le ministre des Affaires étrangères d'alors était Théophile Delcassé. M. Homberg partage pour lui l'estime nuancée de M. Paléologue, dont nous avons résumé ici-même les *Mémoires :*

« Aujourd'hui, dit-il, M. Delcassé est presque oublié et plus méconnu encore, et cependant il a rendu à la France d'inappréciables services.

Arrivant aux affaires au moment de Fachoda, il eut le courage de liquider ce pénible incident et la clairvoyance d'entamer et de poursuivre avec habileté et ténacité ce rapprochement avec l'Angleterre, sans lequel nous serions allés aux pires aventures... M. Delcassé, certes, ne payait pas de mine. Précepteur dans une famille avant de devenir député, ce petit méridional, qui avait peine à dissimuler son accent, avait de l'habileté, de la ruse même, mais manquait totalement de prestige physique et de charme. Avec la pratique du pouvoir, il devint quelque peu snob et voulut faire figure d'homme d'Etat, même extérieurement. Il se figura que, pour cela, il devait monter à cheval et se promener au Bois le matin. On vit alors ce petit homme, juché sur un grand cheval et fort mal accoutré, parcourir les allées cavalières du Bois de Boulogne.

Son cerveau très lucide n'était pas très riche en conceptions. Il n'eut, pendant tout son ministère, que trois ou quatre grandes idées, mais il sut s'y tenir et les exploiter à merveille. »

L'une de ces grandes idées était la suivante : c'est entre l'Allemagne et l'Angleterre que les grands conflits vont se produire, au sujet du partage du monde par la colonisation. La France est placée entre les deux : son rôle est d'attendre les offres. Le mieux serait sûrement de s'entendre avec l'Allemagne. Mais il y a à cela une condition préalable, une condition *sine qua non*, une condition exigée par la fierté française et par la justice internationale : la réparation du traité de Francfort. A deux reprises, Delcassé attendit les propositions de l'Allemagne où nous étions représentés par un grand seigneur, porteur d'un grand nom, le marquis de Noailles, ce qui du reste flattait beaucoup Guillaume II. Et les deux fois, la parole désirée ne vint pas. Il n'y avait donc plus à hésiter, il fallait se tourner vers l'Angleterre. Et Delcassé le fit avec une décision, une persévérance et un succès que l'histoire doit enregistrer. Mais il en résulta en Allemagne une véritable fureur contre lui.

« Profondément patriote, dit M. Homberg, il espérait bien voir le retour de l'Alsace-Lorraine à la France, et je l'ai entendu plus d'une fois dire que cela se produirait à la suite d'une conflagration générale, dont il ne pouvait fixer l'échéance, mais qu'il savait inévitable. »

Déçu du côté de l'Allemagne, qui s'entêtait à nous arracher une reconnaissance du *statu quo* européen, c'est-à-dire une renonciation à l'Alsace-Lorraine, il s'attacha à isoler l'Allemagne, en compagnie de la seule Autriche ; et à faire ce

que l'on cherche à faire aujourd'hui, un peu tard, à rattraper l'Italie.

Tout radical qu'il fût, M. Delcassé n'était pas anticlérical. Il estimait très haut l'influence morale du Vatican. Aussi les violences de Combes le choquèrent-elles profondément et il fit tout ce qu'il put pour prévenir la rupture du Concordat. Il était soutenu en cela par M. Loubet, qui l'estimait beaucoup et à qui seul, car il était très jaloux du secret de son travail au Quai d'Orsay, il rendait fidèlement compte de ses vues et de ses démarches.

M. Homberg peut d'autant mieux témoigner de ses idées qu'il fut chargé par lui d'une mission ultra-secrète à Rome auprès du Saint-Siège. M Homberg avait, dans sa jeunesse, participé à divers mouvements de la jeunesse catholique française. Delcassé le savait et ce fut la cause de son choix. Il le chargea donc de voir le cardinal Rampolla, que la mort récente de Léon XIII avait poussé à une pieuse retraite M. Homberg le vit en effet, en fut bien accueilli, et obtint de lui une démarche auprès du nouveau secrétaire d'Etat, le cardinal Merry del Val. Les suggestions présentées par Delcassé étaient à peu près complètement admises.

« Je repartis presque triomphant, dit M. Homberg, et Delcassé, tout joyeux, s'empressa d'aller mettre au courant le président de la République. Malheureusement, l'obstination têtue et la passion anticléricale de Combes furent les plus fortes. Après une séance presque orageuse au Conseil des ministres, la rupture fut décidée. »

M. Homberg raconte également de quelle façon Delcassé fut sacrifié par Rouvier, « levantin cynique et réaliste », pour faire plaisir à l'Allemagne. Son récit rejoint celui de M. Paléologue. Mais il précise que c'était lui, Homberg, qui était chargé du service ultra-secret du ministère des Affaires étrangères, celui de la « cryptographie », c'est-à-dire du déchiffrement des télégrammes chiffrés des ambassades. Il y avait, à ce service, un ancien chef d'escadron, un peu bohème, le commandant Bazeries, qui était doué d'un véritable don divinatoire. Les Allemands, trop systématiques, avaient un chiffre basé sur des combinaisons méthodiques. Mais en les étudiant, en les confrontant, en remarquant les chiffres qui revenaient le plus souvent, en faisant des hypothèses sur leur contenu, en essayant toutes sortes de clés, comme on fait devant une porte qui ne veut pas s'ouvrir, le commandant Bazeries finissait par en trouver une qui ouvrait. Un jour, M. Homberg, déchiffrant une dépêche de l'ambassadeur allemand, Radolin, y lut que Rouvier lui avait rendu visite et lui avait promis de « débarquer » Delcassé, devenu la bête noire de l'Allemagne, pourvu qu'on lui accordât huit jours de délai. Séance tenante, M. Homberg téléphona au domicile du ministre, pour savoir s'il était couché. Sur réponse négative, il le fit avertir qu'il lui apportait une pièce de première importance. Il le trouva en conférence avec Paul Cambon. Huit jours ne s'étaient pas écoulés que Delcassé avait démissionné. Mais il gardait un « document-massue » contre Rouvier, dont du reste il ne fit jamais usage : la photographie du déchiffrement de M. Homberg !

Rouvier prit sa succession. Quelle ne fut pas sa surprise, quand M. Homberg lui apprit qu'il lisait, à livre ouvert, les dépêches allemandes ! Celui-ci lui offrit même, impassiblement, de lui communiquer les plus importants télégrammes déchiffrés avant son arrivée au Quai d'Orsay. — « Non, c'est inutile, dit Rouvier ; c'est à partir d'aujourd'hui seulement que je suis à la tête de ce département. »

« Je n'ai pas retiré de mes contacts avec Rouvier, conclut M. Homberg, une grande admiration pour lui. »

Pas davantage pour Guillaume II, qu'il eut l'occasion de voir à Berlin, étant attaché d'ambassade. Il fut invité un jour à Potsdam, dans l'intimité, avec le marquis de Noailles, bonne occasion pour le juger :

« A la vérité, dit-il, je vis surtout un cabotin couronné. Guillaume II fit preuve d'un complet manque de tact et presque d'une mauvaise éducation. Pour nous mettre à l'aise sans doute, il affecta la familiarité, presque la vulgarité. Il tutoya l'impératrice, l'appela « ma bonne » et, en se mettant à table, lui demanda ce qu'il y avait à manger. Bref, il nous jeta tous dans l'embarras. Il parla d'abondance, pendant tout le déjeuner, riant souvent aux éclats ; je n'entendis pas sortir de sa bouche une considération ou même une simple réflexion qui me parût valoir la peine d'être notée. S'il n'avait pas été sur un trône, ce personnage aurait semblé plutôt ridicule. »

Une autre fois, M. Homberg rencontra deux officiers de la Garde qu'il connaissait. Ils riaient aux éclats. Comme il s'informait de la cause de leur hilarité, ils lui montrèrent un n° du journal satirique *Simplicissimus*. On y voyait un dialogue entre un Bavarois et un Prussien. C'était le temps où le roi de Bavière Othon était interné comme dément :

— « Oui, disait le Prussien au Bavarois, vous avez un roi, mais il est fou !

— C'est vrai, répondit le Bavarois, notre roi est fou ; mais au moins, nous, nous l'avons enfermé ! »

« Comme on le voit, conclut M. Homberg, la liberté de la presse était plus grande, dans l'Allemagne de Guillaume II, qu'elle ne l'est devenue sous le troisième Reich d'Hitler ! »

Et ce nom fatidique nous ramène à notre point de départ !

# L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

## Comptes rendus Bibliographiques

R. P. MERKELBACH, O. P. — **Summa theologiæ moralis.** Tomus III, editio altera aucta et emendata : *De Sacramentis.* — Un vol. gr. in-8 de 1024 p. — Paris, Desclée de Brouwer.

L'*Ami* a déjà présenté la *Somme* du P. Merkelbach : 1931, p. 878 ; 1933, p. 157 ; 1934, p. 832 ; 1936, p. 784. Nos lecteurs voudront bien se reporter a ces endroits.

Il convient de noter, au sujet de ce tome III qui traite des sacrements, le soin tout particulier apporté